

Or moi, bateau perdu...

Jacques Julien

Numéro 101, printemps 2004

L'exil

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14394ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Julien, J. (2004). Or moi, bateau perdu.... *Moebius*, (101), 41–48.

JACQUES JULIEN

Or moi, bateau perdu...

Les yeux sombres et secs, le jeune artiste, *as a young man*, pose un regard avide sur les gens du commun: qui vivent, aiment, travaillent, se reproduisent et meurent sans jamais se poser de problèmes. Morne retour des choses: ceux-là, le front buté contre le vitreux visqueux de la vie, ne lèveront jamais un œil vers leur admirateur aux yeux fiévreux. Spectre dans la cité, il y mène une existence princière, orgueilleuse, toute dissipée en cérémonies et représentations. Jamais ne touche-t-il aux choses sinon du bout de l'ongle, feuilletant leurs signes éparpillés. Se contenter de ces gestes soyeux, ignorer le travail, végéter d'une vie profondément anachronique. Existence étrangère au réel. Dedans, dehors. Intérieur, extérieur.

Puis, un jour, mon jeune ami devra redescendre dans le concret, dans l'ordre et la loi, dans le travail. Homme, servir les hommes. Chair, toute la chair: peau, viscères, abats.

Première légende. Il était une fois un moi de soie pour lequel il n'y avait encore rien d'étranger. L'étranger n'était pas distingué. Ce n'était pas un dandy ni un dadaïste. Toutefois, il avait été refoulé sans retour, assigné à résidence. Un homme d'intérieur. C'est-à-dire: domestique. Au foyer, passé le seuil, c'était l'exil intérieur. «La vie, c'est l'exil. L'exil, c'est la vie.» En langue étrangère et morte: *Exilium vita est*. L'insulaire Hugo, le plus célèbre des réprouvés, avait sculpté de ses mains propres cette tautologie grandiloquente sur les boiseries enfumées de sa maison promontoire. Langue portée dans le bois. Sur mes murs à moi, chaulés de frais, une aigrette cantilène grégorienne chevrotait: «*et nunc post hoc exilium ostende*». Il s'agissait de

maintenant, de l'après d'un exil, et de montrer, de donner à voir.

Le chassé-du-paradis. De l'utérus chaud parfumé au cari. Au commencement était le froid de la menace. Il souffle du dehors: on le fuit. Mais du dedans: comment se fuir soi-même? Le remède sans remède? L'errance. Joyce rejoignait le compagnonnage de Büchner, de Rimbaud, de ceux qui ne voyagent ni par plaisir ni par curiosité. La mise en chemin, motion, le cerceau qu'on doit frapper du bâton pour qu'il se maintienne en mouvement. Chassé-croisé: «façon de danser, de marcher, de déambuler». De rencontrer. Façons de rencontres. Rencontres sans façon. À la Joyce, par exemple: «Il était une fois, et c'en était une bonne de fois, une meûhvache qui descendait le long de la route. Et cette meûhvache qui descendait le long de la route rencontra d'aventure ô gué ô gué un mignon 'tit garçon qu'on appelait tout-ti-bébé. Sous la table: Étienne Dédale – honte d'être né –, et qu'il s'excusera, le petit chou.»

Une autre fois, je marchais dans la sauvagerie de ce monde et j'arrivai à une certaine place bien éclairée. S'y trouvait un creux d'herbe, sombre et bien chaud, dans lequel je m'étendis pour dormir. Endormi, je fis un rêve. Se tenait un homme en haillons, debout en un lieu quelconque, face à une maison qui s'avéra être la sienne propre. Dont la porte, pourtant fermée, lui semblait interdite. D'une main, il tenait un livre que l'index de son autre main désignait à ma vue. Son dos famélique ployait comme sous le fardeau d'un poids terrible. Je regardai: il ouvrit au hasard, de l'ongle de cet index, le livre, se mit à lire dedans. Son doigt maigre allait et revenait d'une ligne à l'autre. Pendant qu'il lisait ainsi, le mendiant s'est mis à pleurer abondamment, à trembler de tous ses membres. Incapable de continuer sa lecture ni de se contenir davantage, il s'est écrié d'une voix lamentable: «Que dois-je faire? Que dois-je faire pour être sauvé?»

... ..

Je m'en souviens: c'était l'été. Je suis berger. Le soleil cramoyi est très chaud. Je me suis dépouillé de mes épais

vêtements de laine. Je serais volontiers resté ainsi, nu, chauffé par le soleil et rafraîchi par la brise. Mais voici que des pèlerins bruyants apparaissaient au loin. J'ai donc mis plutôt du linge frais et léger comme les vêtements que portent les ermites amateurs et je les ai rejoints sur la route. Bâton en main. Moi aussi, je voulais voyager de long en large dans le vaste monde. J'espérais bien voir et entendre parler de merveilles. Et puis, une chose étonnante m'est arrivée. La fatigue me gagnant, je me suis étendu sur la berge d'un ruisseau. Je regardais l'eau passer. Elle faisait une si plaisante musique que je me suis endormi de nouveau. J'entrai dans un autre rêve merveilleux. *En una noche oscura...* j'étais dans un lieu sauvage. Sauvage, j'étais dans un lieu.

En l'an de ... je fus *mis* pour la première fois. À l'index. Dans la géographie de l'entre-deux, lors de cette nuit obscure, ** saisit ma main alors petite, palpitante comme un oiseau craintif, la posa doucement entre ses cuisses velues. Puis il porta la sienne, plus grosse et calleuse, dans mon entrejambe. Sa main tranquille (*con su manu serena*) s'appropriait sans vergogne tout le territoire vierge, ses habitants, ses populations, jusqu'à cette zone indéfinie et pourtant si érogène entre le ... et ... Gué infranchissable. Laisse sans voix.

Viens! Donne-moi ta grosse patte d'ours, rien qu'une 'tite minute. Retire ton gant. Comme ta main est chaude et velue, énorme! Voilà la naissance de ta peau! Douce comme celle d'un enfant. [...] «Je» va fermer les yeux. Pour ne plus voir. Ou voir seulement un jeune-homme en sa florence, un petit garçon en son innocence, mondant une baguette, un enfant près d'un coursier blanc-de-rêve. L'enfant que nous chérissons tous, en qui nous plaçons pour toujours notre espérance.

Je passais alors par une forêt noire, dense, humide. Parfumée. Quand? Quel a été ce moment précis? *In quella parte della memoria?* Je n'en sais rien. Je me livre aujourd'hui à des computations, à des calculs. Commencement absolu. Absolument faux, fêlé, disjoint. Ce moment: le frôlement des mains croisées, l'exploration des cavernes. Les dessins

crachés sur les parois. Les pigments vifs empâtés dans la salive grasse. Date de mon exil. Pré-histoire. Ce contact chaud de la main habile reculant le petit excès de peau a tracé une frontière, posé des bornes au-delà desquelles je ne peux plus aller. Entre-deux qui faisait passer à un au-delà. Qui ne peut être qu'un vain travail de passage, un sur-place infini.

C'est de la littérature, bien sûr, mon exil. Oui, certainement (c'est une conviction que je me crucifie dans la tête): je peux aller en deçà de ce geste. Je peux m'y rendre par l'emprunt de la voie ouverte par les paroles que l'on m'a dites. La légende familiale racontait. Chassé de la chambre jaune, de la chambre des parents, tu étouffais. Tu bleuissais dans les blafardes journées d'hiver. Ainsi, tu terrorisais la mère. Le père, sauveteur désespéré, t'arrachait de la couchette tiède, te serrait dans un pan de son pardessus. À la course, il te menait affronter la menace du froid gonflé à blanc en poudrerie.

Et ma propre légende personnelle, dorée, celle que je me suis faite à partir de ces bribes. Mon commencement en littérature, en fiction, c'est-à-dire en mensonge. Feuilles saignées de signes, striées du bout de l'ongle. Fiction solitaire dont je me gratifie afin de perpétuer le doux geste chaud du retrait des peaux à peine haleté dans les douces ténèbres. D'en perpétuer l'empreinte, l'impression. Un corps caressé par le désir, gravé, blessé, écrit par l'autre. Le stylet. Le crayon. Un désir érotique [se] met désormais en quête de mots et d'images. Littérature fraternelle. N'être sujet que saisi par la poigne de son autre. Que je ne sois pas séparé de toi.

Tout autant et sans issue: comment me perdrai-je? Dans quels dédales? Dans les entrailles de quelle baleine d'écriture? Le double dans le miroir. Le hors-là, qui est peut-être aussi bien le *fort-da* du petit-fils de Sigmund. Lequel a joui du jus? Joie, Joyce, Juice: très juiceuse, cette ichtoire. De l'importance d'avoir douze ans. Lâcher la main de la vierge, la verge fleurie du père, se dissimuler au temple, y persécuter les justes, les prendre au défaut de leurs cuirasses. En circoncrire quelque sang. Jouir de la

langue, de ses pouvoirs de lancette tirant une rubrique sur la jugulaire. Je tiens ferme le bassin, je recueille le rouge visqueux. J'en ferai des boudins blancs. Ça trompera la fin.

... ..

Ailleurs et autrement. Des strophes musicales, maintenant, nourrissent un espoir en berçant un deuil. Une vallée de larmes. Après cet exil, montre-nous le fruit de ... Le sein gonflé d'une femme. D'une vierge. Haut plâtrée dans sa solitude. Inabordable, inaccessible. Laitieuse pourtant. La tête légèrement inclinée, elle tenait ramassé dans son poing gauche un pan de sa robe extraordinairement plissée, qui lui tombait de la nuque aux chevilles, et découvrait ainsi ses pieds dans des sandales. Le pied gauche était posé en avant, et le droit, qui se disposait à le suivre, ne touchait le sol que de la pointe des orteils, cependant que la plante et le talon s'élevaient presque verticalement. Ce mouvement exprimait à la fois l'aisance agile d'une jeune femme en marche et un repos sûr de soi-même, ce qui lui donnait, en combinant une sorte de vol suspendu à une ferme démarche, ce charme particulier.

Notre mélopée de voyageurs pèlerins attisés monte, vapeur surchauffée, bave à nos bouches. *De notre mort...* Tous voyageurs, tous les humains. Égarés, gémissant et pleurant, par une nuit obscure: *en una noche oscura*, dans cet univers terrestre. Nous étions venus de quelque autre part. D'ailleurs. D'où, exactement? Et quand? Pendant que nous vivions dans des corps humains, nous passions des heures à scruter le ciel, la forme des nuages, la direction des vents, les constellations des étoiles, les harmonies des sphères.

Notre entrée dans le monde de la chair avait eu son commencement, disait la légende, dès les premières secondes de la fécondation. Les gamètes accourus, embrassés, fusionnaient, se mettaient à se diviser pour se reproduire. C'était notre œuvre au noir: nous nous étions embusqués dans les semences.

Notre fin: même légende. Au dernier tour de souffle, au dernier battement du cœur, certains ont juré sur des bûchers nous avoir vus sortir, par la bouche ou par quelque autre orifice, nous élever dans les airs pour retourner là

d'où nous étions venus. D'autres encore croient que cette venue, ce départ s'inscrivaient dans des cycles. Et nous étions en quelque sorte prisonniers de la chair. Il nous revenait de l'amener à un état de pureté tel que nous en serions enfin délivrés. Le paradis perdu. Le sujet exilé de lui-même. Le paysage désert. Sans milieu. Quelque chose comme la *saudade* brésilienne, un mal du pays, doux comme une nausée. Humains, trop humains.

Du sexe à la fable. Caresser le signe jusqu'à ce qu'il vienne. La lettre, l'appel, le courriel. L'enfermement, le dessèchement. Marais salins. Sclérose des petits vaisseaux. Rampe cet étrange produit de désagrégation qu'on appelle un artiste – un homme qui ne se voue à aucune tâche reconnue, lucrative et classée, un contemplateur, un rêveur, un fureteur aussi, presque maladivement ou criminellement épris d'histoires louches de bas-fonds équivoques, de vérités malpropres ou douteuses. Un bourgeois *dévoyé*, un de ces hommes qui s'égareront nécessairement, parce qu'il n'y a pas pour eux de vrai chemin.

Une sorte de stoïcisme le tient debout, mais il ne croit plus aux idéaux d'ordre, de travail, d'économie et de probité qui sont la tradition de sa race. An-archie: pas de commencement. Rien n'existe que l'instant présent. Rien n'existe que... Le monde même est une illusion, une construction de la volonté. Ne plus vouloir vivre, c'est le secret de ne plus souffrir. Toutes les images qui nous tourmentent s'évanouiront quand nous fermerons les yeux, et rien de nous ne sera plus. C'est pour lui le narcotique, la délivrance, la musique éternelle.

Parce qu'il a une sensibilité d'artiste et parce qu'il a passé le milieu de la vie, il sera plus sujet qu'un autre à de brusques déraillements, au délire qui mène à la mort. À Venise, par exemple. Parfois l'écrivain croit entendre un vieux lubrique sous un platane conventionnel expliquer à un jeune imberbe «ce qu'est l'Éros charnel, image et symbole de l'Éros spirituel, et comment il nous faut aimer la beauté, la seule entre les idées qu'il nous soit donné de contempler avec nos yeux de chair». Dans cette atmosphère humide et lourde, le sirocco promène des relents de vase,

des miasmes fétides. Un dernier sourire salue l'enfant adoré, dressé, pâle et rieur, sur un fond de mer – statue mystérieuse et charmante de l'Éros funèbre qui ramène à la mort et à la nuit l'âme désemparée.

Es-tu une étoile? Es-tu tombé de là-haut? Il faut donc que tu veuilles voyager et être sans patrie, ô vagabond! Je l'ai toujours su: même déchu, je ne servira pas. «Dedalus, trancha l'Auditeur, tu es un brave garçon, mais il te reste à apprendre la dignité de l'altruisme et les responsabilités de l'individu humain. Le silence, la ruse. L'exil. Ainsi, tu ne seras pas le maître des autres, ni leur esclave.»



Berlin